

## *l'échec scolaire : de la réalité au problème*

L'article de Bernard Staffaroni, publié dans le Bulletin n° 349, page 409, est intéressant même s'il laisse le lecteur un peu sur sa faim (à quand la période 1945/1968 ou 1984 ?).

Cela sort sans doute du cadre de l'étude que s'est fixé l'auteur, mais on aimerait avoir quelques éléments de référence sociologiques ou démographiques. On parle d'effectifs des classes à telle date, pourquoi pas avant ? Le problème existait-il de la même manière ? La répartition sociale des élèves a-t-elle changé à tel autre moment ?...

Gros travail bien sûr, mais qui donnerait un contrepoint intéressant, en situant, dans les évolutions, ce qui est dû à des facteurs externes et ce qui est dû à une prise de conscience interne. Je pense évidemment au type d'analyse qu'on rencontre au début des rapports Prost et Legrand, qui resituent les problèmes dans une perspective plus claire. Je pense que les conséquences de la guerre de 14, par exemple, ont eu leur importance pour les effectifs, les recrutements d'enseignants.

Il me paraîtrait utile de demander ainsi un certain nombre de précisions à l'auteur.

**Francis DUPUIS**

### *Réponse de Bernard Staffaroni*

Je répondrai tout de suite à la question de fond posée par Francis Dupuis : peut-on justifier l'évolution des discours du Bulletin par des considérations sociologiques ou démographiques ? Je ne doute pas qu'une telle perspective eût donné plus de force à mon travail et je l'ai envisagée. Je me suis pourtant contenté d'une analyse de contenu faisant seulement apparaître des logiques discursives.

Le poids des facteurs démographiques dans l'évolution sociologique puis idéologique de l'institution scolaire est certainement énorme. Leur recherche convient bien à une explication des discours comme reflet de la réalité sociale. Mais quand l'idéologie introduit des distorsions dans le rapport réalité sociale/discours, il faut alors recourir à une sociologie des pouvoirs en jeu dans l'institution et le rappel des statistiques permet seulement de poser des problèmes, qui se présentent d'abord comme des paradoxes appelant des investigations fines. Or, je n'avais ni les moyens, ni

l'information nécessaire à de telles enquêtes.

Pour vous donner un exemple de ces paradoxes, prenons le problème posé par le discours sur les effectifs.

A. Prost, dans *"L'école et la famille dans une société en mutation"*, montre avec des chiffres les difficultés de recrutement qu'a connues l'enseignement secondaire entre 1925 et 1930, à la suite du passage des classes d'âge creuses provoquées par la guerre 14-18. Les établissements n'étaient pas employés à plein, compte tenu du nombre des professeurs.

Pourtant le problème des sureffectifs est posé dans le Bulletin dès 1921, et ne cesse de l'être par la suite. S'agit-il d'une réalité spécifique de l'enseignement scientifique, ou le regard porté sur les classes a-t-il évolué indépendamment de cette réalité ? Dans ce dernier cas, on aboutit à un second paradoxe, puisque le vieillissement du corps professoral, après la guerre, n'explique pas par lui-même une évolution des mentalités.

L'intérêt, peut-être, de mon travail est de déboucher sur la formulation de tels problèmes, de baliser un champ de recherches ultérieures à partir de données ayant un sens historiquement puisqu'issues, non pas d'une problématique actuelle de l'enseignement, mais d'une source d'époque !

Francis Dupuis se demande d'autre part s'il est bien vrai que, depuis le début du siècle, l'enseignement des mathématiques représente un intense foyer de problématisation.

J'en suis personnellement convaincu, mais le thème majeur de ces problématisations n'a pas toujours été l'échec scolaire. Pendant longtemps, et cela dure encore, le problème de l'équilibre institutionnel entre enseignement scientifique et enseignement littéraire a constitué l'axe des débats. Or la réforme de 1902 a ouvert une brèche dans l'ancienne prédominance des humanités classiques, provoquant une réflexion sur le rôle des humanités modernes dans le système d'enseignement.

Les mathématiques font partie au premier chef de ces humanités, et la probabilité que, dans le sillage de la réflexion sur leur rôle éducatif, soit abordée la question de l'échec scolaire, n'était pas négligeable.

**Bernard STAFFARONI**  
Collège "La Tuilerie"  
St-Germain-les-Corbeil